

La banlieue c'est comme
un sac à dos.
Ça ne vous quitte pas
comme ça.

Joey Starr



EN COUVERTURE

GEORGES ROUSSE (1947)

Gennevilliers,

ancienne quincaillerie rue Félicie, 1994

Ville de Gennevilliers

Ont participé à cette exposition et sont vivement remerciés

Municipalités, Conseils départementaux, Organismes publics et privés :

Allonnes — Argenteuil — Fonds de dotation Artutti — Asnières — Association Ne pas plier — Aubervilliers — Théâtre du Cirque équestre Zingaro au Fort d'Aubervilliers — Bagneux — Plus Petit Cirque du Monde (PPCM) à Bagneux — Bezons — Bois-Colombes — Briis-sous-Forges — Cachan — Musée Goya de Castres — Chevilly-Larue — Musée municipal d'art et d'histoire de Colombes — Épinay-sur-Seine — Fontenay-sous-Bois — Compagnie du Pilier des Anges / Fontenay-sous-Bois — Garches — Gennevilliers et Galerie municipale Édouard-Manet de Gennevilliers — Gentilly — Givors — Conseil départemental des Hauts-de-Seine — Ivry-sur-Seine — Musée Albert Kahn (Boulogne-Billancourt) — La Courneuve — Lagny-sur-Marne et Musée Gatien-Bonnet de Lagny-sur-Marne — Fédération PCF de Lens — Le Plessis-Robinson — Levallois-Perret — L'Isle-Adam — Magland — Malakoff — Meudon — Montataire — Montfermeil — Musée du travail Charles Peyre, Montfermeil — Montreuil-sous-Bois — Musée de l'histoire vivante, Montreuil-sous-Bois — Montrouge — Nanterre — Musée intercommunal de Nogent-sur-Marne — Académie Fratellini à La Plaine-Saint-Denis — Ville du Plessis-Robinson, Musée Intercommunal — Musée Tavet de Pontoise — Romainville — Musée / Piscine de Roubaix — Rueil-Malmaison — Saint-Étienne-du-Rouvray — Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis — Sarcelles — Sceaux et Musée du domaine de Sceaux — Solliès-Toucas — Atelier Roger Somville /Tervuren — Tremblay-en-France — Archives départementales du Val-de-Marne — Conseil départemental du Val-de-Marne — Valenton — Valmondois — Vénissieux — Villeneuve-Saint-Georges — Vitry-sur-Seine et Galerie municipale Jean-Collet de Vitry-sur-Seine.

Quelques œuvres ayant pour thème la banlieue ou ayant figuré dans d'importantes expositions en banlieue parisienne ont été gracieusement prêtées par les artistes ou leurs ayants droit.

TRESORS DE BANLIEUES

Banlieue

(de ban et lieue - À l'origine, territoire d'environ une lieue autour d'une ville sur lequel s'étendait le ban, la juridiction de celle-ci)
Territoire qui entoure une ville et qui est souvent une dépendance.
Dictionnaire de la langue française Paul Robert, 1964

Exposition du 4 octobre au 30 novembre 2019

Halle des Grésillons de Gennevilliers

Exposition proposée par l'association Académie des Banlieues,
réalisée par la Ville de Gennevilliers

Commissariat et responsabilité scientifique :
Noël Coret

Scénographie du collectif *Au fond à gauche* :
Guillaume Lanneau et Bruno Charzat

Catalogue conçu et édité par **Bruno Delarue,**
directeur des Éditions Terre en Vue

Sommaire

	Trésors de Banlieues	P - 6
	La Halle des Grésillons	P - 8
	Une plongée dans l’histoire de l’art, du naturalisme de la fin du XIX ^e siècle aux vocabulaires contemporains.	P - 10
Chapitre 1 :	Témoigner de son temps par tous les moyens de l’art	P - 12
Chapitre 2 :	Brutalité des mutations démographiques, Paysages ruraux - paysages urbains	P - 46
Chapitre 3 :	Un art décoratif pour les mairies : tapisseries, peintures, sculptures	p - 86
Chapitre 4 :	Ce que nous disent les rues et les murs des banlieues	P - 126
Chapitre 5 :	Guerres et révolutions : résonances en banlieues	P - 156
Chapitre 6 :	Expressions plurielles en banlieues	P - 182
Chapitre 7 :	L’Art sacré aux yeux de tous	P - 204
	Bibliographie	p - 218
	Contributeurs des notices	P - 221
	Remerciements	P - 222

Brutalité des mutations démographiques : paysages ruraux - paysages urbains

Les formes successives des banlieues
soumises à la création artistique

2

La seconde thématique concerne les paysages des banlieues. Sous-titrée « les formes successives des banlieues soumises à la création artistique », elle entend révéler les bouleversements, souvent violents, de la géographie des territoires des

banlieues causés par l'accélération du processus industriel. La *Brutalité des mutations démographiques* s'appuie sur une chronologie qui nous fait partir des paysages champêtres exécutés par des artistes paysagistes de la fin du XIX^e siècle, pour aboutir à des œuvres contemporaines témoignant du regroupement particulièrement dense de l'habitat collectif. Dans le contexte contemporain d'urbanité trop souvent déshumanisée, la question du respect de la singularité des êtres est ici posée crûment par la peinture. Le visiteur sera en situation d'appréhender en quoi l'accélération du processus industriel engendre des œuvres capables d'assimiler ces mutations du paysage des banlieues, traquant la beauté sous la toute puissance du béton.

La succession chronologique des vocabulaires plastiques, de l'impressionniste Gustave Caillebotte à Jean-Pierre Raynaud, figure emblématique de l'art contemporain, témoigne que le paysage des banlieues, dans sa variété infinie, a toujours été un sujet privilégié de la peinture, de l'architecture et de la photographie !

Noël Coret

Paysages industriels



Rendant compte pour *Les Lettres Françaises* du Salon d’Automne de 1953, **Louis Aragon** y distingue une approche inédite du paysage dans la peinture de cette époque.

« Ce qui prédomine dans ces paysages nouveaux, on n’a pas été le chercher bien loin de Paris, et c’est au fond un retour à une nouvelle école de Barbizon, sur le chemin qu’ouvrit Gruber. C’est là une direction nouvelle, une nostalgie moderne qui semble s’accuser pour cette nature menacée par le grandissement des banlieues. Ces banlieues que, sans bruit, un peintre que j’ai connu plus cézannien autrefois, **René Durey**, trouve au Bas-Meudon ou à Issy-les-Moulineaux. Au paysage classique s’annexe ainsi peu à peu ce décor de notre vie, cette part du décor qu’en méprisaient jusqu’ici les peintres, ces quartiers nés de la nécessité qui doivent beaucoup au peintre de leur caractère poignant, et de ce qu’ils signifient

CI-CONTRE
MARIE-ANNE LANSIAUX-RONIS (1913-1991)
Jardin de banlieue, vers 1960
Huile sur toile, 61 x 50 cm
Collection du Musée du Domaine
départemental de Sceaux / Pascal Lemaître - Inv. 61.6.7

Marie-Anne Lansiaux-Ronis prit volontiers le jardin ouvrier, apparu dans la banlieue parisienne à la fin du XIX^e siècle, comme sujet de ses tableaux. Dans un style naïf, elle décrit ici les parcelles cultivées et leurs petites allées, les clôtures et leurs portillons de fortune, les cabanes à outils en bois et tôle ondulée, les tonneaux remployés pour la récupération de l’eau de pluie..

Ces petits lopins de terre devaient apporter, en plus d’une activité saine, une aide alimentaire aux salariés des villes. Un homme bine la terre et une femme ratisse une allée. Des aménagements particuliers (linteau de porte sculpté, seuil en carreaux de terre cuite) singularisent le décor de la cabane au premier plan, où l’homme a accroché sa musette à un clou. Une barrière rudimentaire, constituée de deux montants de lit, sépare à droite le potager et le pré, où l’on aperçoit une chèvre retenue par une longe. Sur la ligne d’horizon, l’usine aux cheminées fumantes et les maisons modestes évoquent l’univers professionnel et familial des deux protagonistes.

David Beaurain

et jardins ouvriers

de la vérité cachée par les fêtes galantes. Parmi les thèmes nouveaux, j’entends comme thèmes repris par un certain nombre de peintres, il y a ces petits jardins ouvriers des zones suburbaines, les carrés morcelés avec leurs cabanes, les détails pauvres de l’appareillage, parfois les êtres humains, ces échantillonnages de légumes et de fleurs, sur une terre chiche... Il est juste ici de citer la toile de **Marie-Anne Lansiaux**, pour qui ce sujet-là n’est pas une découverte. [...] Que les yeux des peintres sont de plus en plus ouverts sur le désordre des villes, des banlieues, le morcellement de la propriété, l’entassement des logis, le baroque des métiers mêlés, le coudoisement de l’industrie et de la nature, à chaque pas on s’en assure, et si le « rendu » n’est pas toujours à la hauteur de la curiosité de l’artiste, il n’est pas moins vrai qu’ici l’on apprend à voir, que même des peintres secondaires peuvent contribuer à la connaissance de notre temps. »

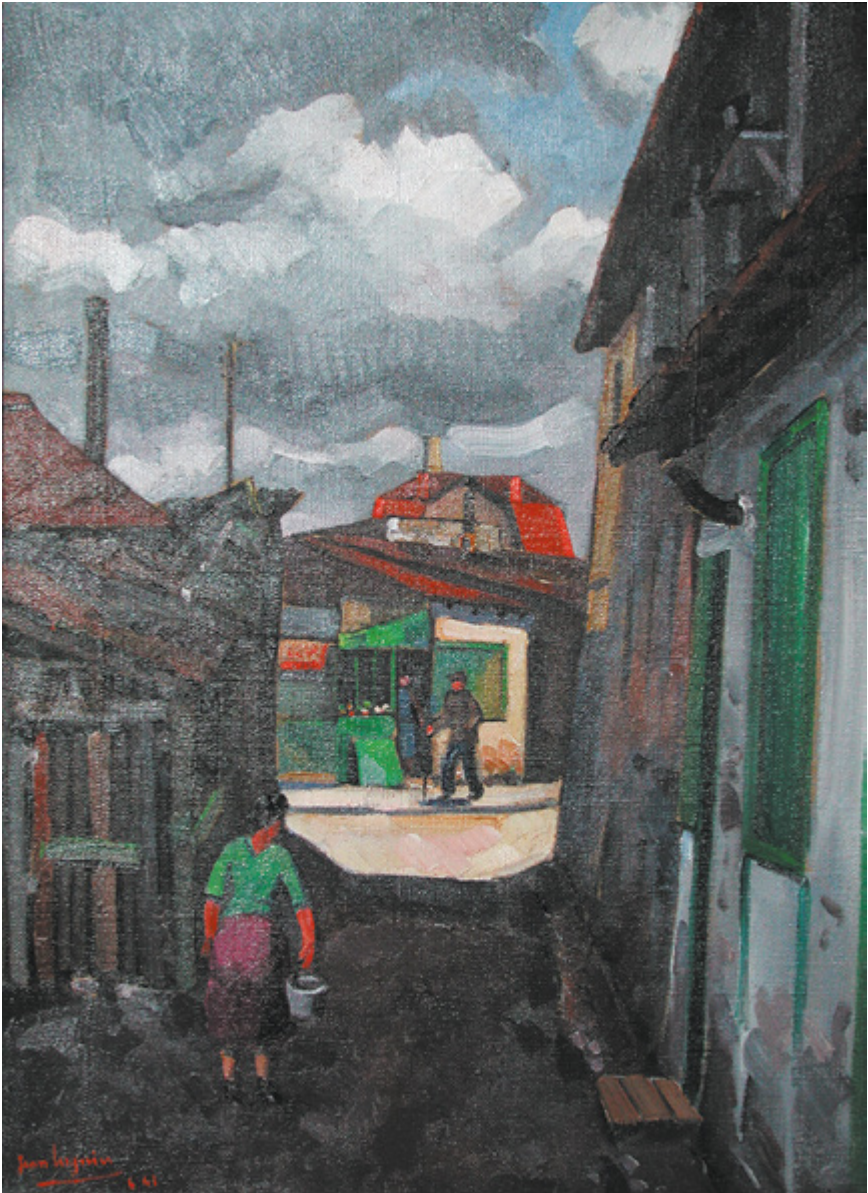
CI-CONTRE
FABIEN MÉNOT (1885-1975)
Gennevilliers : Jardins, 1952
Huile sur toile, 95 x 76 cm
Ville de Gennevilliers



Fabien Menot est né en 1885 à Saint-Denis. Il décède en 1975. Fabien Menot est un peintre originaire de la région parisienne. Pendant un temps, il est professeur d’arts plastiques à la Maison pour Tous, préfiguration de l’Atelier Édouard-Manet à Gennevilliers.

Gennevilliers : Jardins dépeint les jardins ouvriers de Gennevilliers. Présentée en vue plongeante, chaque portion de terrain est constituée de façon schématique par une plage de couleur verte, beige ou ocre. On distingue çà et là quelques cabanes et quelques arbres dépourvus de feuilles. Sept pylônes électriques surdimensionnés sont dispersés sur toute la surface formée par les jardins. Ces emblèmes du progrès technique semblent écraser le paysage. Ces jardins ouvriers se trouvaient sur l’emplacement actuel de l’autoroute A 86. Les pylônes sont au moment où Fabien Menot peint cette œuvre, d’installation toute récente. Au fond, on distingue les gazomètres de la centrale GDF.

DAC Ville de Gennevilliers



Ci-dessus
JEAN LUGNIER (1901-1969)
Banlieue parisienne, la Zone 1
Huile sur toile, 81 x 65 cm
Ville de Gennevilliers

Jean Lugnier (1901-1969) naît à Montmartre en 1901 où il passe son enfance. Ce quartier constitue le thème récurrent de ses premières œuvres. En 1920, il expose pour la première fois au « Salon des Jeunes », Salon du Jeu de Paume à Paris. De 1921 à 1953, exception faite de l'année 1940, il participe chaque année au Salon des Artistes Indépendants. En 1941, il est nommé professeur à Asnières et enseigne à l'Institut des Sourds et Muets « Gustave Baguer ». C'est en 1960 qu'il quitte Montmartre pour s'installer en Bretagne, à Trédez-Locquémeau où il meurt en 1969. En 1917, Jean Lugnier brosse son premier paysage. L'artiste fréquente assidûment le musée du Louvre et est profondément marqué par le *Portrait d'Henriette Stoeffels* de Rembrandt. Il admire particulièrement les paysages de Corot et la violence des couleurs chez Van Gogh. Au fur et à mesure, l'influence du réalisme de Courbet et du divisionnisme de Signac transparaissent dans ses œuvres. Peintre réaliste et poète, ses toiles évoquent des tranches de notre modernité. Dans *Banlieue parisienne, La Zone 1 (1938)*, Lugnier représente le bidonville du passage Jouvencel à Gennevilliers. Cette toile se compose de trois plans superposés. Au premier plan un espace de verdure, au plan intermédiaire de modestes habitations construites en matériaux hétéroclites et à l'arrière-plan, le ciel. La touche est large et spontanée, les contours peu définis. Lugnier montre qu'il a assimilé ici la violence des coloris chez Van Gogh. Il procède par taches de couleur verte ou jaune pour dépeindre la verdure dans l'enclos. Ces nuances contrastent avec les couleurs marron rouge des baraques. Au loin à l'horizon, il évoque une ville en reconstruction et ses usines. Le passage Jouvencel était situé à l'emplacement de l'actuelle mairie, entre la rue de Bois-Colombes (rue Louis-Calmel) et celle du Gros-Orme (avenue de la Libération) parallèlement à l'avenue Gabriel-Péri. Des personnes de conditions extrêmement modestes occupaient les habitations du passage. Cette toile appartient à une série de douze tableaux. Don de Madame Gouriou-Lugnier à la Ville de Gennevilliers.

DAC Ville de Gennevilliers



Soulignant en 1953 la nouvelle direction prise par les paysagistes modernes, Aragon évoque « ces banlieues que, sans bruit, un peintre que j'ai connu plus cézannien autrefois, **René Durey**, trouve au Bas-Meudon ou à Issy-les-Moulineaux ». Présent dans les collections du Centre Pompidou, René Durey fit de la Banlieue l'un de ses motifs favoris, produisant un grand nombre de paysages urbains d'une facture sensible et solidement architecturée. Compagnon de la grande couturière Germaine Lecomte, René Durey, lui, est quelque peu tombé dans l'oubli. Fondateur en 1918, avec Marcel Gaillard et Gabriel Fournier du groupe de La Jeune Peinture Française, il sera sociétaire du Salon d'Automne où il expose de 1913 à 1958. Ce bel imagier des banlieues nous laisse des peintures non dépourvues de lyrisme mais d'une approche distanciée, pleine de pudeur et d'élégance.

Noël Coret

Ci-contre
RENÉ DUREY (1890-1959)
Panorama au Bas-Meudon, ca 1945
Huile sur toile, 81 x 60 cm
collection Artutti / Gennevilliers



Ci-contre
SANDRINE RONDARD
Le Stade des Guilands II, 2013
Huile sur toile, 63 x 162 cm
Ville de Montreuil-sous-Bois / Jean-Louis Tabuteau



Rudyard Heaton
a vécu à Fontenay-sous-Bois entre 1978 et 1984, puis de nouveau à partir de 2005.

Sa peinture a pour ambition de révéler l'environnement quotidien de manière plus ou moins réaliste. Le cinéma Le Kosmos, construit en 1934 est acheté par la ville en 1993. Il est représenté ici après sa transformation en 1971 et avant sa rénovation en 2012.

Marie-Pierre Delage

CI-CONTRE
RUDYARD HEATON (NÉ EN 1969)
Le Kosmos
Acrylique sur bois, 33 x 46 cm
Ville de Fontenay-sous-Bois

CI-CONTRE
RUDYARD HEATON (NÉ EN 1969)
Usine Roche, 2006
Acrylique sur bois, 24 x 35 cm
Ville de Fontenay-sous-Bois

Ici est représentée l'usine pharmaceutique suisse Hoffmann-La Roche dite Roche, installée à Fontenay-sous-Bois, rue Marcel et Jacques Gaucher, de 1903 à 2004, avant sa reprise par sa filiale Cenexi.

Marie-Pierre Delage



CI-DESSUS
JAMES RASSIAT (1909-1998)
Maggy Néraud et son mari Charles sur les bords de Marne, avant 1939
(don Anne-Marie Rassiati)
Gouache, 50 x 70 cm
Musée intercommunal de Nogent-sur-Marne
© Adagp, Paris, 2019



CI-CONTRE
JAMES RASSIAT (1909-1998)
Scène de bords de Marne, vers 1930
(don Anne-Marie Rassiati)
Gouache, 40 x 37 cm
Musée intercommunal de Nogent-sur-Marne
© Adagp, Paris, 2019

CI-DESSOUS
JAMES RASSIAT (1909-1998)
Bords de Marne, de l'Union Sportive de la Marne (USM) (don Marc Rassiati)
Gouache, 50 x 65 cm
Musée intercommunal de Nogent-sur-Marne
© Adagp, Paris, 2019



Les bords de Marne chez James Rassiati

À l'image de l'ensemble de son œuvre, ses *Bords de Marne* sont intimes, joyeux et festifs. C'est par une représentation familiale – sa belle-sœur, des amis – qu'il nous y invite d'abord. James Rassiati nous plonge ensuite dans un univers ensoleillé qui ne nous est plus familier : la Marne d'immédiat avant et après Seconde Guerre mondiale. Une Marne où l'on peut se baigner, où l'on peut plonger et prendre le soleil ; une Marne où se divertissent celles et ceux qui sont enfin libérés du joug de l'occupant. Les baignades fascinent plus particulièrement Rassiati qui ne retient ni les guinguettes, ni les bals, ni les compétitions sportives pourtant emblématiques des bords de Marne. C'est en plein soleil que l'on aime vivre et aimer sur les bords de Marne de Rassiati.

Vincent Villette

Profondément marqué par la guerre, l'horreur des camps et le retour des déportés, **Jack Ottaviano** peindra des paysages de destruction et de désolation habités par des personnages décharnés. Un univers artistique caractéristique du mouvement misérabiliste, auquel il sera affilié. Dans le contexte de la reconstruction, Jack Ottaviano consacre une série de tableaux aux paysages urbains et plus spécifiquement aux grands ensembles, immortalisant les tours et les barres d'immeubles. Cette série fera l'objet d'une grande exposition de décembre 1969 à février 1970 au Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis. Sa palette privilégie les camaïeux de gris, d'ocre ou de brun parfois ponctués de couleurs plus vives. Les éléments naturels, sol ou ciel, sont rendus par des traitements de matière. Des silhouettes quasi fantomatiques animent le pied des immeubles. Dans *Les Lettres Françaises*, n° 238 du 16 décembre 1948, Jean Pierre écrira au sujet de J. Ottoviano : « Il sait d'excellente façon dire l'émotion dont sont chargés un pauvre mur, un plancher (...). Par-dessus tout l'homme l'intéresse directement. Un examen superficiel des œuvres d'Ottaviano pourrait faire croire à une similitude de tempérament avec Buffet. Ce serait une erreur, Buffet exprime graphiquement un homme désespérément isolé. Ottaviano sait que l'homme vit en société, et il le dit en peintre. »

H. Le Gargasson et S. Arnette



Né à Vichy en 1924 d'un père sicilien et d'une mère française, Jack Ottaviano est diplômé des Beaux-Arts de Lyon et de l'École nationale des arts décoratifs de Paris ; il y enseignera l'architecture d'intérieur.

Alors que l'opposition « figuration » et « abstraction » divise le monde de l'art, Jack Ottaviano participe à de nombreuses expositions collectives aux côtés notamment de Francis Gruber et de Bernard Lorjou. Leurs œuvres seront présentées au Salon des moins de Trente ans, aujourd'hui devenu Salon Jeune Création. Aux antipodes de leurs prédécesseurs des mouvements cubiste et surréaliste, ces artistes préconisent un retour au réalisme fondé à la fois sur l'observation et l'expression de sentiment.

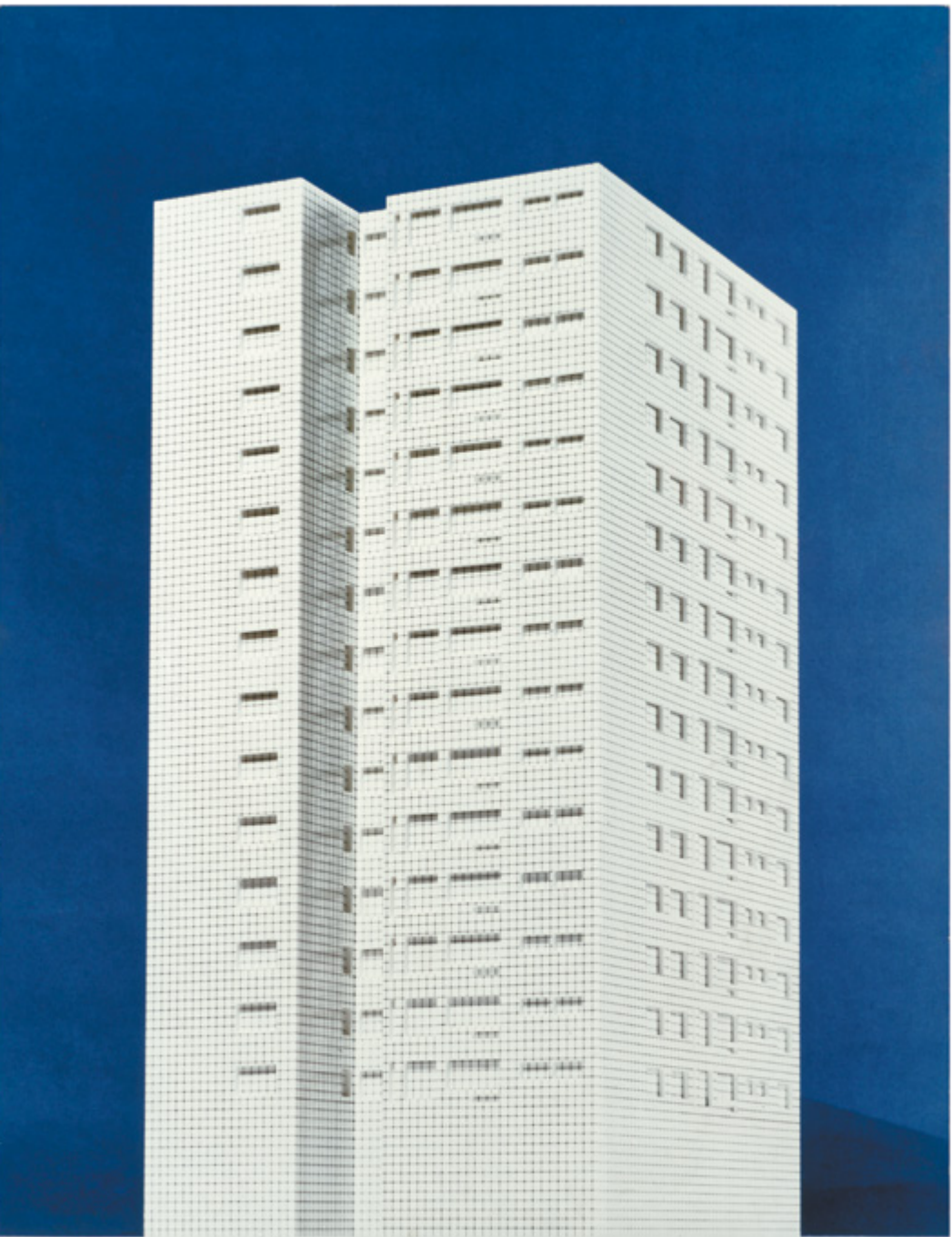
CI-CONTRE
JACK OTTAVIANO
La Tour
Huile sur toile, 130 x 81 cm
Ville de La Courneuve / Léa Desjours
© Adagp, Paris, 2019

Après avoir construit en 1969 sa maison à La Celle-Saint-Cloud, maison qu'il détruira pour en exposer vingt-quatre ans plus tard les débris au Musée d'art contemporain de Bordeaux, Jean-Pierre Raynaud bâtit la Mastaba en 1986 à La Garenne-Colombes, demeure aujourd'hui propriété de la ville. C'est dire l'attache importante liant l'artiste à la banlieue ! Conservée à Vénissieux, notre œuvre résume les caractéristiques d'un langage en quête de la blancheur immaculée des géométries architecturales. La nôtre s'élève ici dans le bleu du ciel, vision fantomatique d'un immeuble vêtu de son blanc linceul, d'où aucune vie ne semble s'échapper... Avec Jean-Pierre Raynaud, la dés-humanisation croissante de notre modernité nous fascine autant qu'elle nous bouscule : lisse, éclatante, implacable et impeccable, elle a trouvé son imagier.

Noël Coret

Jean-Pierre Raynaud est né en 1939 à Courbevoie.

CI-CONTRE
JEAN-PIERRE RAYNAUD
La Tour blanche
Photographie contrecollée sur aluminium, 140 x 2107,5 cm
Ville de Vénissieux © Adagp, Paris, 2019





CI-DESSUS
ARCHITECTES : PATRICK BOUCHAIN, JEAN HARARI
Théâtre Zingaro, 1989
Salle de spectacle de 900 places, bois
Ville d'Aubervilliers

Pour Bartabas, avec lequel il noue des relations presque filiale, l'architecte **Patrick Bouchain**, spécialiste des lieux de spectacles aimant se décrire comme un « architecte forain » construit en 1989 au Fort d'Aubervilliers ce bâtiment de bois à la fois simple et majestueux. Cette nef qui répond aux exigences que réclament le bien-être des chevaux autant que ceux de la troupe et du public puise ses sources aussi bien dans les halles de marché anciennes que dans les manèges traditionnels pour une modernité dont la seule raison d'être est de répondre à sa vocation de lieu de rencontres entre humains et chevaux.



CI-DESSUS
ARCHITECTES PATRICK BOUCHAIN ET LOÏC JULIENNE
Maquette du Plus Petit Cirque du Monde Bois, 58 x 67 x 110 cm
Ville de Bagneux

Pour la construction de ce cirque, **le Plus Petit du Monde** inauguré le 25 juin 2015, les architectes **Patrick Bouchain** et **Loïc Julienne** se sont inspirés des chapiteaux du cirque nomade en s'attachant à la simplicité et à la rapidité d'installation de ceux-ci : une structure porteuse recouverte d'une toile. Véritable origami de couleurs qui transforme le paysage urbain du quartier populaire des Tertres-Cuverons à Bagneux, ce bâtiment aux dimensions imposantes (50 m de long, 30 m de large et 28 m de haut) a été pensé comme un lieu ouvert à tous, avec son grand parvis extérieur (1100 m²) pour favoriser la présence des habitants du quartier comme des publics du cirque. D'une superficie de 1 900 m², le bâtiment est équipé d'un espace de représentation pouvant accueillir 360 spectateurs sur gradins.

L'**Académie Fratellini** de Saint-Denis est formée en partie centrale d'un hangar charpente bois autour duquel, tel un campement nomade, s'ordonnent les autres entités construites de façon industrielle : studio nappé de sheds vitrés, vaste salle de spectacle en bois et toile, centre de préparation physique ayant l'allure d'une baraque foraine.

CI-CONTRE
PATRICK BOUCHAIN
L'École du cirque Fratellini
à La Plaine Saint-Denis
Maquette, bois

PAGE DE DROITE
JEAN RENAUDIE
Maquette de la Cité des étoiles, 1980 (?)
Bois, 178 x 115 x 46,5 cm
Ville de Givors



Née de l'ambition de Camille Vallin, maire, qui voulait mettre à disposition des logements neufs en cœur de ville accessibles à tous les Givordins, et d'une création visionnaire de l'architecte **Jean Renaudie**, **la Cité des Étoiles** est devenue un patrimoine vivant emblématique de Givors. Épousant la colline St-Gérald, elle forme un agrégat de logements irréguliers, où les pièces s'achèvent parfois en oblique et offrent à chaque fois un logement unique, doté de terrasses végétalisées. Des chemins piétons forment des dessertes extérieures pour joindre les 207 logements sociaux (150 en location et 57 en accession à la propriété), tous différents, réponse de Renaudie à la diversité humaine. Avec une médiathèque, un théâtre, une crèche et des commerces de proximité... les services et la culture étaient placés au cœur de la vie quotidienne. Convaincu que l'architecture et l'urbanisme peuvent contribuer à un monde meilleur, Renaudie a ici poursuivi l'idée qu'un logement idéal participe de l'épanouissement de l'Homme et au progrès social.

André Vincent

En 1967, sur les 47 communes du Val-de-Marne, près d’une dizaine accueille des bidonvilles abritant essentiellement une population d’origine nord-africaine et portugaise. En application des lois de 1964, 1966 et 1970 sur la résorption de ces bidonvilles, l’État procède à la destruction de celui de Villeneuve-le-Roi en 1972.

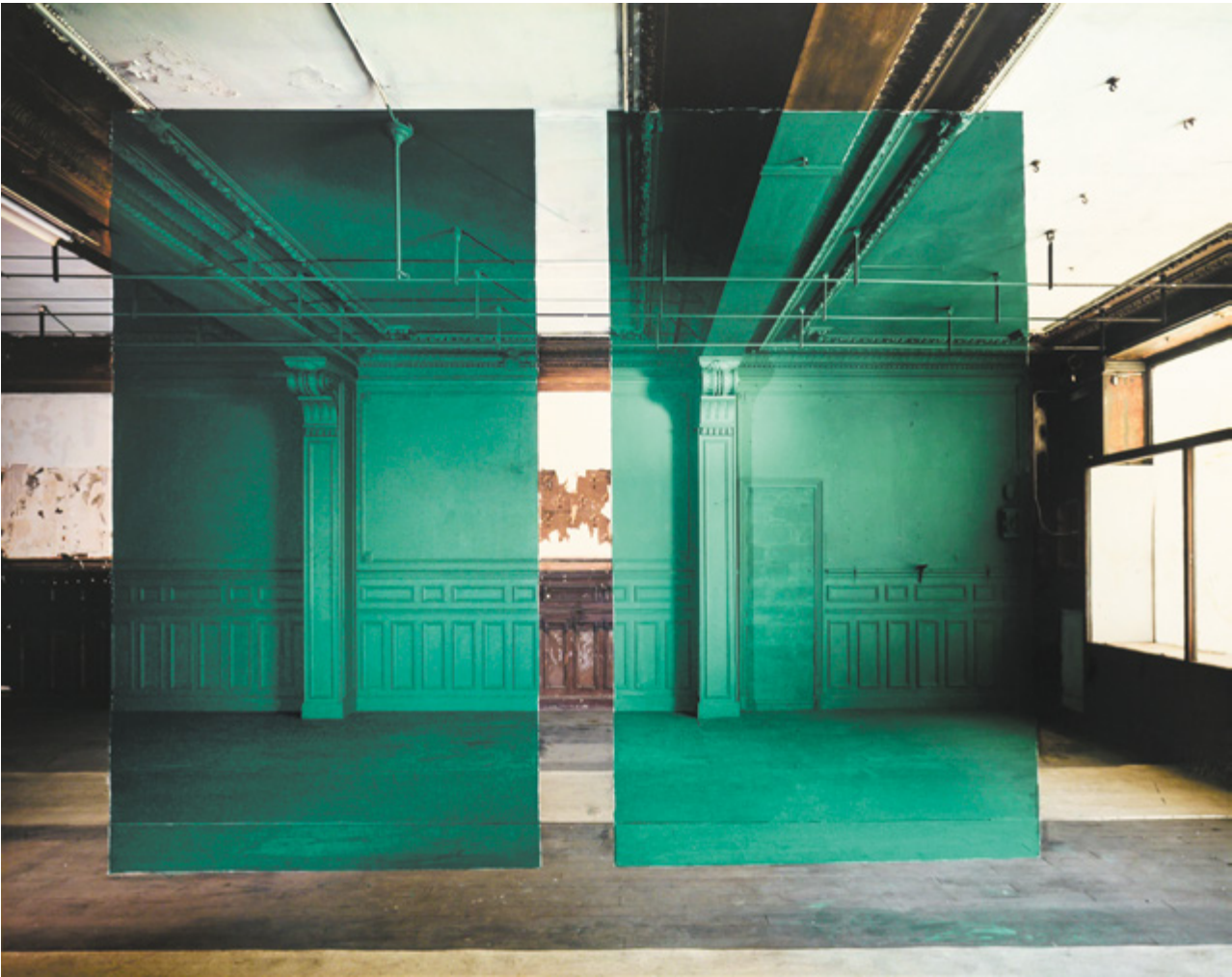
Élise Lewartowski

CI-CONTRE
BERNARD ALLARD
Bidonville de Champigny, 1970
Photographie, 18 x 24 cm
@Archives départementales du Val-de-Marne



CI-CONTRE
CLAUDE GASPARI
Sur le site SNCF
Photographie, 43,3 x 59,5 cm
Ville de Villeneuve-Saint-Georges

PAGE DE DROITE
GEORGES ROUSSE (1947)
Gennevilliers, ancienne quincaillerie rue Félicie, 1994
Cibachrome contrecollée sur aluminium, 123 x 152 cm
Ville de Gennevilliers



Depuis le début des années 80, **Georges Rousse** décline son travail autour de lieux voués à la démolition (bâtiments en ruines, usines désaffectées...) dont il conserve la trace à travers des photographies-peintures marouflées sur des châssis métalliques de grand format. À l’aide du pinceau, George Rousse prolonge le lieu délimité par les murs et crée, à travers l’objectif photographique l’illusion, d’un nouvel espace. Il travaille à la limite de la photographie, de la peinture, de l’architecture et de la sculpture jouant ainsi aux frontières de la bidimensionnalité et la tridimensionnalité.

Pour **Gennevilliers**, Georges Rousse investit une ancienne quincaillerie de la ville et nous fait pénétrer dans la temporalité de ce lieu. A travers l’objectif de la camera obscura, il conserve la trace de la mémoire de cet espace tout en la transposant. Georges Rousse délimite un angle de vue sur lequel il va intervenir picturalement en recouvrant de peinture verte une partie de cet espace. Sur le processus créatif de ces anamorphoses, il explique : « Je cherche à construire par rapport à un point de vue fixe, unique qu’est l’appareil photo [...]. Je détermine d’abord l’angle de vue qui doit contenir l’architecture [...] et la lumière parce qu’elle est symbolique pour moi d’une espèce de présence divine [...]. Ensuite, la mise en œuvre est plus que simple, j’ai un projet que je dessine dans l’espace directement avec la peinture et aussi la craie. Le point de départ est un dessin bidimensionnel que je rapporte sur un espace tridimensionnel pour finalement le photographier et retourner ainsi à une surface plane. Ce qui donne à l’œuvre finie cet espace étrange. »

DAC Ville de Gennevilliers

Guerres et révolutions : résonances en banlieues

5

De la Révolution française à nos jours, des œuvres témoignent de l'écho des épisodes historiques les plus heureux comme les plus tragiques qui se fit entendre en banlieues. Crises sociales et institutionnelles, mouvements insurrectionnels, guerres mondiales : ces événements ont contribué à façonner l'histoire de France et les banlieues furent souvent en première ligne.

Texte manuscrit des articles 1 et 2 de la Déclaration des

Droits de l'homme et du citoyen, Borne routière révolutionnaire (4^e quart du XVIII^e siècle), couteau gravé par Goya dénonçant l'occupation des troupes napoléoniennes en Espagne, foulard proclamant le 14 juillet jour de fête nationale (Raspail), peinture témoignant de la Commune de Paris, sculpture monumentale de Louise Michel, manuscrits de Jean Jaurès, peintures d'Adolphe Lalaye et d'Hervé Di Rosa révélant toutes deux à un siècle de distance la grande boucherie de la « der des ders », de Blasco Ibañeta illustrant la *Guerre d'Espagne* ou de

Boris Taslitzky représentant *La Mort de Danielle Casanova* (Auschwitz, 1943) ou le *Napalm* qui s'abat sur le Nord-Vietnam, marionnette du général de Gaulle, photographies du Front Populaire à Levallois-Perret et affiches de mai 68 à Créteil, peinture de Roger Somville représentant la victoire de la gauche en 1981, dénonciation des crimes de Staline par André Fougeron : c'est l'histoire moderne de notre pays qui se décline, son « curriculum mortis » comme ses élans d'espérance tels que les banlieues les ont vécus, avec des populations sur le front des luttes et des combats.

Noël Coret

Classée Monument historique par arrêté du 8 mars 1994, la borne se trouvait à l’origine devant la ferme de Mortières (détruite lors de la construction de l’aéroport Charles-de-Gaulle). La pique surmontée du bonnet phrygien (attributs de la République après la Révolution Française) a remplacé, en 1793, la fleur de lys de cette ancienne borne royale, en application du décret de la Convention nationale du 14 mars 1793. Isabelle Caudéran



Ci-dessus
ANONYME
Borne routière révolutionnaire de Mortières, 4^e quart du XVIII^e siècle
Pierre, 180 x 50 cm hors socle
Ville de Tremblay-en-France



Cette gouache est peut-être un projet de Déclaration par une salle d’assemblée. Le cadre entourant bonnet phrygien et niveau pourrait être une cheminée. Les deux panneaux reprennent le texte de la Déclaration des Droits de l’homme de 1793 et son fameux article XXXV sur le droit à l’insurrection rédigé par Hérault de Séchelles ou par Saint-Just. La déclaration de 1793 se veut plus égalitaire que celle de 1789. Eric Lafon

Ci-dessus
ANONYME
Félicité de l’humanité libérée, gravure révolutionnaire, circa 1789
Gouache, 35 x 26 cm
Coll. Musée de l’Histoire vivante - Montreuil-sous-Bois / J-L. Tabuteau



Ci-dessus
GOYA
Le Couteau espagnol « mueren los franceses » signé par Goya
Ivoire, fer - longueur : 30,8 cm
Coll. musée de l’Histoire vivante - Montreuil -sous-Bois / Jean Miaille

On peut lire gravé sur la lame « Hierro ! despiertate ! » (Fer ! réveille-toi !). De l’autre côté un squelette ailé symbolisant la mort promise aux armées de Napoléon et emportant l’aigle impérial. Sur l’extrémité du manche est gravé « Mueran a los franceses », soit « Mort aux français ». Cette pièce unique témoigne de l’hostilité espagnole envers l’invasion napoléonienne.

Eric Lafon



Nicolas-Toussaint Charlet (1792-1845) peintre et graveur nous montre un Napoléon empereur de dos, en hauteur, regardant l’horizon. On observe un grognard et des silhouettes de soldats de l’armée impériale. Le 5 avril 1812, Napoléon engage les hostilités contre la Russie. Le 7 septembre 1812, l’empereur livre la bataille de Moskova (Borodina pour les Russes) et s’adresse à ses troupes, les mobilisant pour obtenir la victoire. Eric Lafon

Ci-dessus
NICOLAS TOUSSAINT CHARLET (1792-1845)
L’Empereur, 1812
Dessin, lavis d’encre, 46,5 x 29,4 cm
Coll. musée de l’Histoire vivante - Montreuil-sous-Bois



Ci-DESSUS
ANONYME
Peuple en arme. Réplique de la sculpture de Lyon réalisée en 1848 et détruite.
Bronze, 45,5 x 20,5 x 15,5 cm
Archives départementales du Val-de-Marne



La Révolution de 1848 rétablit la république et se place politiquement et intellectuellement sous l'autorité du ternaire « Liberté-Égalité-Fraternité ». Les républicains de 1848 entendent aussi faire prévaloir l'unité et la fraternité, refusant les excès révolutionnaires de la Terreur. Établissant le suffrage, ils en exclurent pour autant les femmes, cantonnées au rôle de cantinières lors de l'insurrection de février.

Eric Lafon

Ci-DESSUS
F. TRICHET
Fête de la Fraternité, 1848
Papier, lithographie, 42 x 30 cm
Ville de Montreuil-sous-Bois
coll. Musée de l'Histoire vivante / J-L. Tabuteau

Dans sa maison d'Arcueil, **François-Vincent Raspail** conserve précieusement une statuette en bronze portant la date du 24 février 1848 et figurant un homme jeune, armé d'un fusil, foulant au pied les restes d'un sceptre et d'une couronne alors que sur le socle on lit « *Qui osera la relever* ». Ce révolutionnaire qui, le même jour que celui indiqué sur la sculpture, a proclamé à l'Hôtel de ville de Paris « *la République une et indivisible* » préserve ainsi un des deux modèles connus de la statue du *Peuple souverain*¹ érigée à Lyon en avril 1848 puis disparue en août 1850.

1 Cf. Emmanuel Fureix (dir.), *Iconoclasme et révolutions de 1789 à nos jours*, Paris, 2014, p. 167.



Don de l'artiste à la commune de Valmondois, commune où Daumier a habité et où il est décédé. Pour mémoire, constatant la misère profonde dans laquelle son ami Daumier se débattait, le bon Corot avait décidé d'acheter et de lui offrir la maison de Valmondois.

Ci-DESSUS
CLAUDE WEISBUCH (1927-2014)
Portrait de Daumier
Dessin, fusain, 74 x 65 cm
Mairie de Valmondois



Le 30 novembre 1870, rue de Paris, lors du conflit franco-prussien se déroula le combat des Mobiles. L'œuvre représente le combat à son apogée au cours duquel le baron Saillard, commandant du premier bataillon des Mobiles, tomba mortellement blessé au 78 rue de Paris. La maison, qui portait les stigmates du conflit, disparut lors de la première rénovation urbaine. Propriété de l'État, le tableau est attribué à la ville à titre de dépôt par le Ministère des beaux-arts le 25 février 1911, avant d'être protégé comme objet inscrit au titre des Monuments historiques en 1986.

Laurie Coppin

Ci-DESSUS
RAOUL ARUS (1846-1921)
Le Combat d'Épinay-sur-Seine, 1909
Huile sur toile, 178 x 125 cm
Ville d'Épinay-sur-Seine



Quand Picq peint *La Veuve du fusillé*, en 1877, il est alors en exil en Suisse, proscrit parce que communard. La peinture représente ici une femme en deuil rendant hommage « aux martyrs/sans nom/morts pour la liberté » (mots gravés dans la pierre du mur et que cette femme pointe du doigt). Les enfants qui l'accompagnent symbolisent l'héritage, la mémoire, la transmission.

Eric Lafon

Ci-DESSUS
LOUIS ERNEST PICQ (1826-1893)
La Veuve du fusillé, 1877
huile sur toile, 152 x 114 cm
Coll. Musée de l'Histoire vivante - Montreuil-sous-Bois / Jean Miaille

Émile Derré présente au Salon de 1906 ce modèle de statue de *Louise Michel*. Afin d'édifier un monument à sa mémoire sur Levallois-Perret, une souscription publique est réalisée pour l'achat d'un exemplaire de cette œuvre. Cette sculpture est inaugurée le 27 juin 1920.

Xavier Thérét

Militant anarchiste et profondément pacifiste, le sculpteur Émile Derré fera scandale au Salon d'Automne de 1932, avec son groupe *Réconciliation, tu ne tueras pas*, dans lequel il met en scène l'étreinte entre un soldat français et un soldat allemand. Sous la pression et l'hostilité générale, Émile Derré retirera son œuvre.

Noël Coret



Sculpture dans le Parc de La Planchette à Levallois-Perret

Ci-DESSUS
ÉMILE DERRÉ (1867-1938)
À la bonne Louise. Sculpture réalisée à la mémoire de Louise Michel, institutrice du peuple
Bronze, 158 x 86 x 86 cm
Ville de Levallois-Perret



S'il est un trésor de banlieues, c'est bien l'artiste **Michel Quarez** lui-même ! Créateur bouillonnant d'inventivité, ses réalisations en Seine-Saint-Denis, pour Bobigny ou Villeneuve-le-Roi, témoignent de son intimité avec les populations des banlieues. À ce jour, l'affiche « liberté, égalité, fraternité » qu'il exécute pour l'Académie des Banlieues reste l'une des meilleures représentations de la diversité des banlieues. Michel Quarez, c'est le merle moqueur du *Temps des Cerises* chantant les joies de la fraternité par-delà le bitume ! Son *Jaurès* en rougit de plaisir...

Noël Coret

Ci-DESSUS
MICHEL QUAREZ
Jean Jaurès
Acrylique sur toile, 40,5 x 28 cm
Ashley Fioramonti / Atelier d'artiste
Coll. musée de l'Histoire vivante - Montreuil-sous-Bois

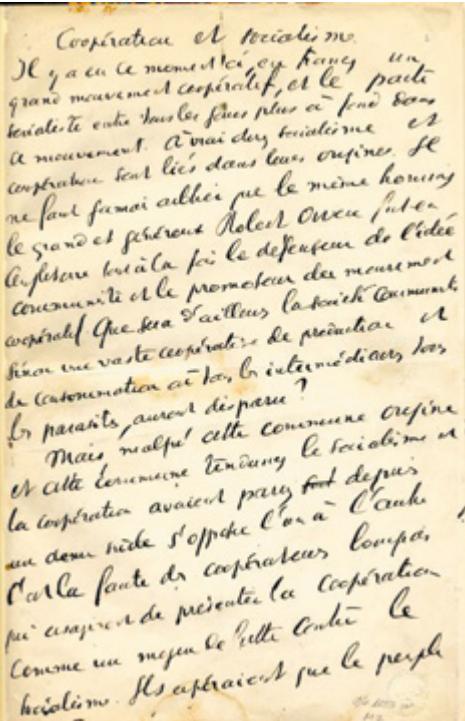
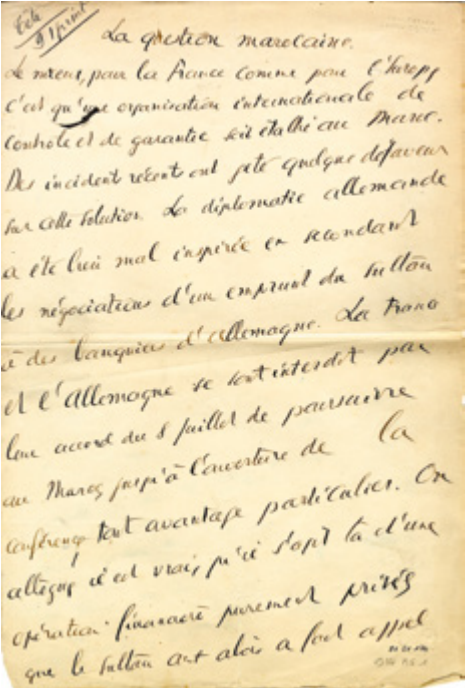
Dirigeant socialiste, **Jean Jaurès** s'oppose depuis 1903 à l'établissement du protectorat français sur le Maroc et contre cette politique coloniale, laquelle exacerbe également les tensions avec l'Allemagne. En 1905 une crise éclate mais débouche le 8 juillet sur la décision de réunir une conférence internationale. La conférence d'Algésiras se tiendra en janvier 1906. Jaurès plaide dans ce texte pour la paix entre les nations et défend l'indépendance des Marocains.

Eric Lafon

Ci-DESSUS, À DROITE
JEAN JAURÈS (1859-1914)
Une page du manuscrit « La question marocaine », 1906 (d'un ensemble de 15 feuillets)
Papier, encre, manuscrit, 36 x 49 cm
Coll. musée de l'Histoire vivante - Montreuil-sous-Bois

Jean Jaurès rédige le 24 juillet 1900 cet article pour La Dépêche de Toulouse, où il plaide pour une alliance entre la coopération et le socialisme. Celle-ci est décrite comme pouvant apporter un bien-être immédiat aux travailleurs et susciter des ébauches de production collective.

Eric Lafon



Soldat de 1870 né dans la Meuse en 1848, **Adolphe Lalire**, après avoir reçu une formation à l'École des beaux-arts, s'installe à Courbevoie en 1897. Il peint en 1919 *La Victoire*, représentative du symbolisme dans lequel s'inscrit l'artiste. Cette œuvre pose un regard ambivalent sur les sacrifices consentis par la population militaire ou civile pour la victoire, à travers l'exemple de Verdun. La figure allégorique centrale, bien qu'arborant des symboles de succès militaires, présente une expression réservée. Cette œuvre rappelle le tableau *Les Horreurs de la guerre* peint par Lalire en 1914 et conservé au musée Roybet-Fould à Courbevoie.

Céline Deveaux



À exactement un siècle de distance de l'œuvre d'Adolphe Lalire, **Hervé Di Rosa** tourne résolument le dos à toute commémoration larmoyante et peint la Première Guerre mondiale dans un grand éclat de rire. La motorité convulsive et bruyante des engins de guerre pulvérise le cadre de la toile et fait entendre le fracas des armes. Se souvenant des futuristes italiens, l'artiste nous propose sa vision rock and roll de la grande boucherie, illustrant la célèbre exclamation de Prévert : « Quelle connerie la guerre ! »

Noël Coret



PAGE DE DROITE
HERVÉ DI ROSA
La Guerre de 14
Huile sur toile
159 x 119 cm
Ashley Fioramonti /
Atelier d'artiste



Ci-DESSUS
ANONYME
*Foulard proclamant le 14 Juillet
jour de fête nationale*
Tissu, 40 x 40 cm
Ville de Cachan

Fils aîné du célèbre scientifique républicain et médecin François-Vincent Raspail, Benjamin Raspail accueille son père à son retour d'exil dans sa vaste demeure de Cachan. Artiste, il épouse aussi la cause républicaine. Le 2 mai 1880, il dépose une proposition de loi tendant à ce que la République adopte le 14 juillet comme Fête nationale. Ce foulard porte témoignage de cette date historique.

Sylvain Gervereau



Ci-DESSUS
ANONYME
*Le Grand citoyen Raspail,
représentant du peuple.*
Donjon de Vincennes, 1848
Médaille en plâtre d'Auzias, 58 x 64 cm
Archives départementales du Val-de-Marne

De retour en France en 1863, après des années de détention puis de bannissement pour avoir participé aux émeutes du 15 mai 1848, **François-Vincent Raspail** fait le choix de s'installer à Arcueil. Il y réside jusqu'à sa mort en 1878. Figure marquante de la vie politique du XIX^e siècle, il fait partie des grands hommes du Panthéon républicain que l'on se plaît à représenter dans la force de l'âge comme l'atteste ce buste conservé par la famille du « *médecin des pauvres* ».

Élise Lewartowski

EN HAUT, À DROITE
ANONYME
Assiette figurant Raspail :
« Les Contemporains dans leur assiette », 1877
Primée à l'Exposition Universelle de 1878
Céramique, diamètre 23 cm
Ville de Cachan

Ci-CONTRE, EN BAS
ANONYME
Buste de François-Vincent Raspail
Plâtre, 87 x 68 x 33 cm
Archives départementales du Val-de-Marne

Considéré comme l'un des meneurs de « l'épisode du 15 mai » qui aboutit à l'invasion de l'Assemblée nationale après une manifestation pacifique demandant, au nom de la fraternité des peuples, une intervention française en Pologne, **François-Vincent Raspail** est arrêté et conduit à Vincennes. Durant son incarcération, le « *représentant du peuple* » s'adresse régulièrement aux « *démocrates socialistes* » en publiant *La Lunette du donjon de Vincennes*.

Élise Lewartowski

M é d e c i n
des pauvres Fran-
çois-Vincent Raspail
commercialise une méthode
de médication simple destinée
à permettre à ce que chaque
individu soit son propre méde-
cin. Pour soigner les malades il
préconise alors principalement
l'utilisation du camphre, la
fameuse « méthode Raspail »
qui fera l'objet de nom-
breuses caricatures.
Sylvain Gervereau

Né à Carpentras (Vaucluse) le 25 janvier 1794, mort à Arcueil (Val-de-Marne) le 7 janvier 1878, François-Benjamin Raspail fut chimiste, botaniste et homme politique. Le fonds d'archives et les collections réunies par la famille Raspail ont fait l'objet d'un legs au département de la Seine, transféré au département du Val-de-Marne. La bibliothèque a été léguée à la ville natale de Benjamin-François Raspail.





ANONYMES
Front Populaire :
scènes de grèves à Levallois-Perret en juin 1936
Photographies
Ville de Levallois-Perret - Archives municipales



TERRE EN VUE

- E D I T I O N S -



Ce livre est publié par
Éditions Terre en Vue
 346, rue du Cdt-Rocquigny 76400 Fécamp
 Tél : 02 35 10 76 15 - Courriel : delarueb@orange.fr
 Site : editionsterreenvue.fr
Septembre 2019
 Tous droits réservés

Maquette réalisée par **Bruno Delarue**



Télérama

PAROPA1
 Ports de Paris Seine Normandie



L'audace
 d'une ville populaire
VILLE DE Gennevilliers



**ART
 TUTTI**